

SURMOI

Prise de vue

Freud a introduit le terme de surmoi en 1923 dans son essai intitulé *Le Moi et le ça*, afin d'ajouter une dimension génétique au mythe de *Totem et tabou*. Il y expose ce qui advint après le déroulement du drame mythique, de manière à rendre compte de la dissolution de l'œdipe. Une fois accompli le meurtre de celui qui barre l'accès à la jouissance, les fils adoptent, entre eux, la loi du père qu'ils ont tué. Le surmoi sera ainsi l'héritier du complexe d'Œdipe ; il sera le produit « d'une identification au père de la préhistoire personnelle », d'une « identification aux parents » et, comme le dit Freud plus loin, d'une « identification avec le modèle paternel ». Il n'est pas possible, dès lors, de faire à ce sujet l'économie du concept freudien d'identification. Mais le recours à cette fable relatant un événement supposé être à l'origine de l'humanité peut surprendre. Il reste, dans cet achèvement de l'œdipe, une torsion entre histoire et structure, qu'il faut essayer de détordre.

Le surmoi désigne une vérité principale que la notion de transgression est insuffisante à décrire, car, au-delà, quand une contrainte ou une quelconque barrière est bousculée, elle se rétablit de façon nécessaire. Mais cela ne permet pas encore de montrer en quoi cette prétendue instance du surmoi ajoute au scandale que sont déjà, pour nos catégories logiques, l'inconscient et la sexualité postulés par Freud, ainsi que la psychanalyse elle-même. Il n'y a d'autre solution que d'y reconnaître un paradoxe. Et la difficulté culmine avec la formulation, dans le discours freudien, de l'hypothèse d'une pulsion de mort. En fait, il s'agit toujours d'une même structure, récurrente dans l'œuvre de Freud. On peut tenter d'esquisser le profil de cette apparente antinomie, qui se rencontre dans la doctrine comme dans la pratique. La question du surmoi y est particulièrement propice.

I - L'élaboration de la notion

L'introduction du surmoi n'est pas en 1923 chose nouvelle sous la plume de Freud, qui a très tôt situé la censure comme étant ce qui commande le refoulement. Le surmoi sera bien cette instance qui surveille et critique. Il est annoncé, sans être encore désigné de ce nom, en 1914, dans l'essai *Pour introduire le narcissisme*, où il est dit « qu'il ne serait pas étonnant que nous trouvions une instance psychique particulière qui accomplisse la tâche de veiller à ce que soit assurée la satisfaction narcissique provenant de l'Idéal du moi, et qui, dans cette intention, observe sans cesse le moi actuel et le mesure à l'idéal ». Freud reconnaît alors à cette place la conscience morale. Avec le terme de surmoi, en 1923, il apporte du nouveau dans la façon qu'il a de l'introduire, soucieux alors d'éclairer les extrêmes difficultés qu'il rencontre dans sa pratique.

Remarquons la manière dont il achève le chapitre qui, dans son essai, traite du moi et du ça. Il annonce le chapitre suivant consacré au surmoi en esquissant les rapports du moi avec la conscience et nous met ainsi sur la voie de la solution du paradoxe que va devenir la question du surmoi. Il est conduit à parler d'un sentiment de culpabilité et, mieux encore, d'une conscience morale inconsciente. Ce n'est pas là, sous la plume d'un tel auteur, une vue de l'esprit, une simple façon de parler, une imprécision. Comme il le souligne lui-même, nous rencontrons ici, avec nos courantes échelles de valeurs, une opposition entre de basses passions, que la psychanalyse étudie, et des réalités élevées, que certains de ses adversaires lui reprochent injustement de négliger. Il s'agit bien là, en effet, de la principale difficulté de la doctrine de Freud. Si nous prenons acte d'une opposition, qu'il n'est pas question de méconnaître, entre le plus profond, ou le plus bas, et le plus haut, il faut aussi admettre, et la chose peut paraître curieuse, que ces deux positions extrêmes et opposées se retrouvent dans l'inconscient. C'est bien la notion même que nous nous faisons de ce dernier qui est ici en cause.

Avec le chapitre suivant, une autre difficulté s'impose au lecteur : dès le titre, « Le Moi et le surmoi (Idéal du moi) », puis dans le texte, où, lors de la première occurrence du terme, le surmoi se trouve identifié à l'Idéal du moi. Qu'une instance ait deux noms doit surprendre même un lecteur pressé, à moins qu'il ne s'agisse de deux choses différentes. Dans ce cas, on est amené à s'interroger sur la relation qu'elles entretiennent.

L'Idéal du moi nous est connu depuis 1914, date à laquelle Freud en forge la notion avec celle de moi idéal dans *Pour introduire le narcissisme*. En 1921, dans *Psychologie des foules et analyse du moi*, il développe la fonction de l'Idéal du moi dans la constitution des foules, après avoir situé cette instance dans sa théorie de l'identification, dont il donne alors la formulation majeure. Il présente l'Idéal du moi – cette « expression première d'un lien affectif à une autre personne » – comme étant un exemple certain d'identification. Enfin, en 1923 encore, il décrit les difficultés qui le conduisent à traiter du surmoi, et qu'il désigne par l'expression de « réaction thérapeutique négative », aussitôt après avoir parlé des deux espèces de pulsion mises au jour par la psychanalyse. Il cerne ainsi la manière dont le sujet, même dans la cure, peut tenir à la maladie au point de la préférer à la guérison, mû en cela par la nécessité de se punir.

Quelle est donc la raison de l'insistance de cette instance si redoutable ? D'où proviennent sa domination, son « caractère compulsif qui se manifeste comme un impératif catégorique », sa cruauté ? La théorie des pulsions est-elle aussi nécessaire pour éclairer le problème ? Mais, surtout, il ne faut pas avoir peur de reconnaître en celui-ci, dès l'abord, un paradoxe logique, que semble effacer le terme de surmoi. Comment peut-on parler, en effet, d'une conscience morale inconsciente ? Nous devons alors considérer que nos classiques catégories logiques s'épuisent à accepter de tels raisonnements et que, si la solution nécessite un renversement de l'échelle de nos jugements, il nous incombe de forger les catégories qui permettent de rendre compte de ces paradoxes. Cela s'impose si l'on ne veut pas se rendre incapable de ne plus rien juger, si l'on cherche à éviter un relativisme de mauvais aloi qui conduit au cynisme ou aux simplifications. Quant à invoquer comme légitime une certaine irrationalité, ce sera là recourir à une facilité, ce qui ne peut pas se concevoir dans la psychanalyse.

La voix de la conscience subit, avec la notion de surmoi, un renversement. Le surmoi, instance secondaire, doit être noué à l'Idéal du moi, situé par Freud comme instance première dans son chapitre traitant, en 1921, de l'identification – et cela sans que soit minimisée leur relation d'opposition non plus que celle d'identité. Les meilleurs parmi les analystes ne s'y sont pas trompés, telle Melanie Klein, qui fait remonter le surmoi à des phases très précoces. Mais cette voie régressive est insuffisante, car il faut aller jusqu'au terme des conséquences que les faits imposent. D'autant plus que nous sommes dans ce champ qui restreint ses moyens à ceux de l'analyse, alors qu'ailleurs des raisons d'utilité peuvent toujours être opposées aux faits.

Le renversement en question se produit selon une structure qu'il faut retrouver, car elle demeure méconnue dans les incompréhensions et les erreurs que l'on commet dans la lecture de Freud comme dans la pratique de la psychanalyse. Mais, afin de pouvoir assumer la solution que représente un tel renversement jusque dans ses effets pratiques, il faut être à même de l'expliquer, ce qui est aussi une exigence freudienne. À moins de se livrer au rapiécage d'un problème ancien à la manière dont procède depuis toujours le moraliste, on se trouvera donc conduit aux paradoxes de la logique et de la théorie des ensembles, tels qu'on peut les cerner depuis les travaux de Kurt Gödel et de Paul J. Cohen, qui renouvellent la mathématique d'aujourd'hui.

Ce n'est qu'au dernier chapitre de son essai de 1923 que Freud formule les définitions retenues par la plupart de ses lecteurs et commentateurs. Mais, même dans ce texte, le problème demeure, car le surmoi y est défini à la fois comme « la première identification qui se soit produite alors que le moi était encore faible » et comme « l'héritier du complexe d'Œdipe et qui a donc introduit dans le moi des objets de la plus haute importance ». On retrouve ici avec la notion de première identification, d'identification primitive par conséquent, la notion de hauteur que certains seraient disposés à placer, dans une perspective évolutionniste, en haut de leur échelle de valeurs. On ne peut donc traiter cette question sans revenir à l'Idéal du moi, qu'il faut distinguer du surmoi comme du moi idéal, autre instance introduite avec le narcissisme.

II - Morale et « Idéal du moi »

Le surmoi nous oblige à nous mettre à jour au regard du problème moral. Car, avec cette notion, il s'agit bien de l'aspect oral de l'âme, de l'âme orale. On peut entendre, par là, la voix de la conscience dans les hauteurs et sa corrélation avec la primitive pulsion orale intéressée par la mamelle et les cris. Si l'on entre plus avant dans l'univers de la faute, on doit admettre que la naturalisation du désir, qui a été entreprise par les libertins du XVIII^e siècle et qui continue à fasciner jusqu'au sein de la psychanalyse, a pourtant fait la preuve de son insuffisance. Bien rares sont ceux qui entreprennent l'enquête jusqu'au bout. On en revient à Dieu. Et Dieu ne se trouve pas négocié si facilement. Il reste aux psychanalystes à se répartir en deux classes : soit ils adoptent « une morale des plus compréhensives » pour ne pas avoir l'air méchant, soit ils en viennent à « déférer aux impératifs obscènes et féroces du surmoi », pour ne pas avoir l'air de rester sur la touche, par trop de gentillesse. Il est à noter que cette seconde position n'est pas moins démagogique, ou pas moins terroriste dans ses effets, que la précédente. Il y a un autre impératif à opposer au surmoi, si l'on repart de la manière dont Freud y fut conduit. On reprendra cette question avec l'introduction de l'Idéal du moi dans l'ensemble de la construction freudienne, mais en s'efforçant d'y lire un problème et d'en proposer les solutions.

Avec son étude *Pour introduire le narcissisme* (1914), Freud essaie de rendre compte d'une distinction entre l'énergie non sexuelle des pulsions du moi et la libido, à l'occasion du passage, par le jeu d'investissements d'images, de la libido du moi à la libido d'objet. Le narcissisme est un moyen terme entre le moi et les autres, puisqu'il consiste, pour moi-même, à me prendre comme un autre, à certaines conditions nécessaires qui portent sur l'image que je me fais de moi, sur mon image narcissique.

Sans pouvoir commenter l'ensemble du texte, on prendra les choses au moment où Freud pose la question de savoir ce que devient la libido du moi chez l'adulte lorsque le sujet a abandonné son délice des grandeurs et son narcissisme infantile. Il décrit le conflit psychique qui

conduit au refoulement, en montrant que celui-ci est le fait du moi, à la condition expresse qu'il y ait de l'idéal. Et il définit deux instances idéales, qui sont l'Idéal du moi (*Ichideal*) et le moi idéal (*Idealich*) – expressions où les termes se trouvent inversés de la langue allemande à la langue française. Freud remarque que le sujet « ne veut pas se passer de la perfection narcissique de son enfance ; [...] il cherche à la regagner sous la nouvelle forme de l'idéal du moi ». Précédemment, il avait noté : « Il apparaît que le narcissisme est déplacé sur ce nouveau moi idéal... » On se trouve introduit d'emblée au problème si l'on remarque que les deux expressions d'Idéal du moi et de moi idéal ne peuvent pas être distinguées dans ce texte, alors que, là non plus, le style de Freud n'est pas imprécis. On peut ici s'arrêter un moment pour situer ces éléments idéaux sur les schémas de Freud et de Lacan. Cela aidera à suivre leurs exposés respectifs à condition toutefois de se saisir des manques que comportent de telles illustrations imagées.

III - De l'appareil psychique à la structure du sujet

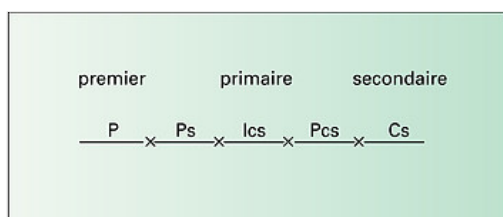
Dans les débuts de sa découverte, Freud avait tenté d'établir une clinique psychanalytique selon un point de vue génétique ; il supposait un découpage temporel de la construction de l'appareil psychique correspondant à des traductions successives . Les affections psychiques se diversifiaient selon l'étape du développement où s'était produit un défaut de transcription ou de traduction.



Graphe de la Lettre 52

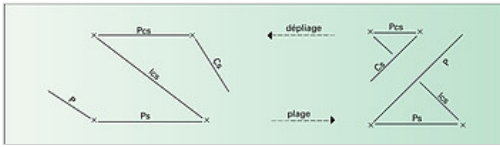
Graphe de la Lettre 52. Les abréviations se lisent ainsi : P = perception ; Ps = perception-signes ; lcs = inconscient ; Pcs = préconscient ; Cs = conscience.

Dès l'époque de *La Naissance de la psychanalyse*, dans ses manuscrits et dans la lettre 52 de sa correspondance avec son ami Wilhelm Fliess (comme dans le schéma de la figure), ainsi qu'au chapitre VII de son ouvrage majeur *Die Traumdeutung*, où l'on apprend à lire « la signification des rêves », Freud traçait des tableaux et des schémas. Très tôt, en effet, il se posait la question de la fermeture de l'appareil psychique, alors qu'il postulait que celui-ci s'élabore par des traductions et des transcriptions successives. Personne n'avait remarqué jusqu'ici de quelle manière Lacan proposa de répondre à cette question, dès l'époque même de la rédaction de sa leçon de séminaire dite « De la lettre volée » (1956). Il recourt pour cela à des transformations topologiques qu'il explicite définitivement dans l'introduction ajoutée à cet « Écrit » (publié en 1957). Cela conduit à donner leur fonction aux schémas R et L obtenus, à partir des schémas de Freud, par ces transformations topologiques régulières. Il est intéressant, quand on veut traiter du surmoi, de situer sur ces schémas l'Idéal du moi (I) et l'image narcissique (i) entre le dépliage historique que Freud propose et le pliage (deuxième transformation topologique ou quotient de graphes) de structure que nous devons à Lacan. Cela devient possible si l'on trace deux schémas qui serviront d'intermédiaires entre ceux de Freud et ceux de Lacan. Il s'agit, d'une part, du graphe des lignes (première transformation topologique ou dualité simple de graphes) que l'on obtient à partir du schéma de Freud (cette dualité simple consiste à noter les arêtes d'un graphe par des points sommets d'un autre graphe et de joindre ces points par des arêtes qui correspondent de ce fait aux sommets du graphe de départ), d'autre part, du schéma qui esquisse le quotient de ce graphe des lignes , en un pliage préparatoire à l'identification de deux arêtes (nous l'appellerons le schéma F,).



Graphe des lignes du schéma de Freud

Graphe des lignes du schéma de Freud.



Quotient du graphe des lignes du schéma de Freud

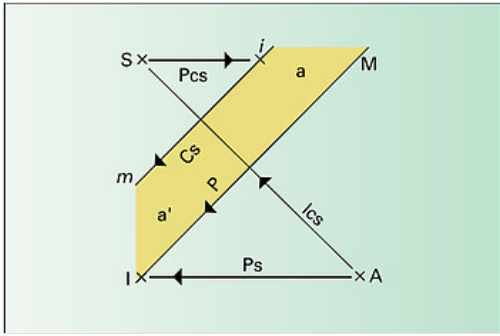


Schéma F
Schéma F.

De ce graphe des lignes du schéma de Freud, on passe aux deux figures suivantes, dont l'une est obtenue à partir de l'autre par pliage ou dépliage selon le sens suivi par la lecture.

De là, on se trouve conduit au schéma F.

L'ensemble de ces transformations montre que le pliage consiste à nouer perception et conscience, alors que la conjonction séparante de ces deux instances traverse le circuit de l'inconscient (Ics). Ce qu'indique le rapprochement des schémas L et R de Jacques Lacan .

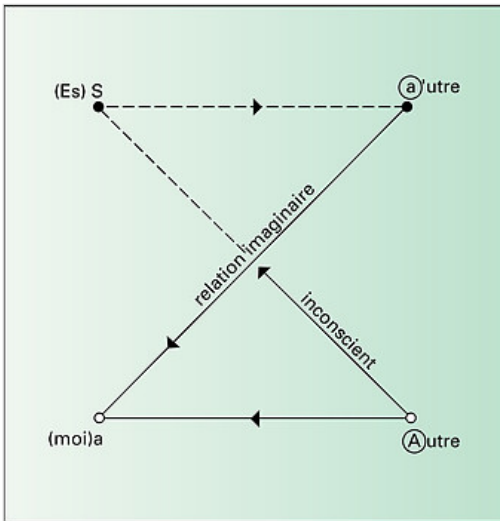


Schéma L
Schéma L (« Écrits », p. 53).

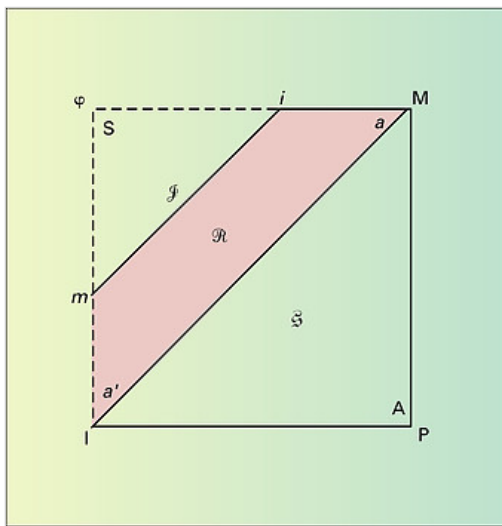


Schéma R
Schéma R (« Écrits », p. 553).

La solution qu'apporte Lacan à la question de la fermeture de la structure du sujet consiste donc à reconnaître un problème topologique dans cette difficulté du freudisme. La construction du continu, qui fait l'objet de la topologie (et qui précise la distinction continu-discontinu), revient à conjoindre deux choses qui restent radicalement disjointes. Il n'y a pas de meilleure introduction à cette notion que les paradoxes de Zénon. Le continu contient une structure discrète et s'en distingue – ajoutons qu'il s'en distingue de manière certaine. Cela relève de la topologie générale. En revanche, les graphes de lignes et la souplesse des graphes avec leur dualité et leurs quotients sont des problèmes très élémentaires de topologie des variétés (objets souples de la topologie). L'identification et la séparation des instances se poursuivent, dans les chapitres suivants de l'enseignement de Lacan, en termes de surfaces, puis de nœuds où cette structure existe et nous oblige à modifier notre logique (sans pourtant contester la logique savante qui est en vigueur depuis l'Antiquité grecque et qui se trouve ainsi simplement subvertie). Pour dire l'importance de ces notions pour notre propos, rappelons que, au cours des premières années de son séminaire, Lacan définit le surmoi comme une « Loi en tant qu'incomprise » (*Les Écrits techniques de Freud, Séminaire I [1956-1957]*). Pour l'instant, retenons qu'il situe bien l'Idéal du moi à l'entrée de l'appareil et l'image narcissique, dont il ranime le moi idéal, à l'autre extrémité du processus primaire.

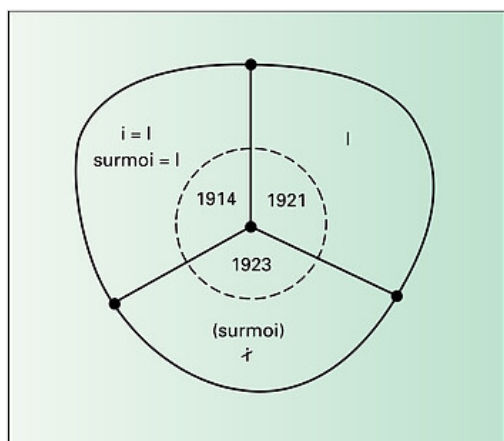
IV - De l'identification aux trois instances

Mais revenons au texte de 1914. Après avoir réaffirmé la distinction entre idéalisation et sublimation, Freud traite sans le nommer du surmoi sous l'aspect d'une surveillance du moi et par comparaison avec l'Idéal. Pour illustrer la symptomatologie de ce surmoi, qui ici n'est encore que supposé, il choisit de décrire, au-delà de la conscience morale, le délire d'observation. Il évoque cette voix qui parle au sujet à la troisième personne, ce qui nous renvoie à la structure du mot d'esprit et au statut de la tierce personne telle que Freud l'a brossé dans son ouvrage majeur. La formation de cette instance est liée aux parents par l'intermédiaire de leur voix, puis aux autres – aux éducateurs, aux professeurs et à la foule innombrable, jusqu'à l'opinion publique. En 1921, l'Idéal du moi est mis en fonction dans la théorie de l'identification. Dans *Psychologie des foules et analyse du moi*, l'identification apparaît comme étant pour le sujet la manière de résoudre ses échecs amoureux. Au dire de Freud, la notion date de son essai sur le deuil et la mélancolie (1917). Avec l'identification, il généralise ainsi sa définition de la mélancolie. L'objet précédemment investi puis perdu est érigé de nouveau dans le moi. Pour bien faire comprendre ce mécanisme, Freud mentionne l'identification première, celle du garçon au père pris comme idéal. Puis il commente la seconde composante de l'œdipe, qui prend l'aspect de la relation d'objet avec la mère, lorsque celle-ci est investie par l'enfant. La question du rapport d'antériorité entre les deux composantes de l'œdipe revient à se demander si l'identification à l'idéal qu'est le père se produit avant ou après l'investissement de l'objet qu'est la mère. Mais ce problème s'est posé après Freud. Si l'on en reste au texte de celui-ci selon lequel la première identification n'est pas préalable mais postérieure à la relation d'objet, on ne tranche pas la question de savoir si l'objet dont la perte provoque l'identification à l'idéal est bien celui de la fameuse relation d'objet. Car l'objet est ici la mère et l'identification à l'idéal a pour objet le père. À moins de confondre les deux parents, quitte à les désigner de deux termes différents par ailleurs, solution des plus originales et sans doute pas très éloignée de la vérité, il semble que la première identification au père pris comme idéal, contrairement à la formule générale de l'identification freudienne, soit sans objet préalable. Dans son essai de 1923, *Le Moi et le ça*, Freud ne dira pas autre chose. Le problème est de savoir d'où lui vient son

objet paternel ou parental. Sans présenter ici l'ensemble de la théorie de l'identification, il nous suffit de remarquer qu'en 1921 il n'est plus question du moi idéal et pas encore du surmoi.

Dans *Le Moi et le ça*, au chapitre III, on constate à deux reprises que telle est bien la position de Freud. Il commence en parlant de « l'identification au père de la préhistoire personnelle », mais, dans une note qui va à ravir, il souligne : « Peut-être serait-il plus prudent de dire aux parents... ». Puis le texte continue ainsi : « Celle-ci [cette identification] tout d'abord semble n'être pas le résultat ou l'issue d'un investissement d'objet. » Soulignons ici l'emploi de ce « tout d'abord », qui relève d'une logique temporelle originale et encore très peu aperçue. Nous appellerons alors cette identification « identification première au père pris comme idéal ». À l'autre extrémité du développement temporel de la structure (en effet, un peu plus loin dans son texte, Freud, parlant de la disparition de l'œdipe chez le garçon et chez la fille, ajoute : « Ces identifications ne répondent pas à notre attente, car elles n'introduisent pas dans le moi l'objet abandonné... ») se situe l'identification que nous appellerons identification dernière, si l'on veut bien suivre les indications données par Lacan dans sa « Direction de la cure ». Il y a donc de l'identification première sans objet préalable et de l'identification terminale qui n'introduit pas l'objet dans le moi.

Notre enquête s'est donc référée à trois textes principaux, chacun étant daté : le premier de 1914, le deuxième de 1921 et le troisième de 1923. Nous y rencontrons trois instances. En premier, l'instance *i*, le moi idéal ; puis, en deuxième lieu, *I*, l'Idéal du moi et enfin, en troisième lieu, le surmoi. Ces instances qui ajoutent au moi dans sa constitution se répartissent alors de la manière suivante selon les différents textes : dans le premier texte, *i* égale *I* et le surmoi n'est pas nommé, mais il en est fait état ; dans le deuxième, il n'est question que de *I*, de l'Idéal du moi, cette instance est première et l'on se pose la question de son objet ; dans le troisième, le surmoi égale l'Idéal du moi et il n'est plus question de *i*, le moi idéal.



Moi idéal

On peut être tenté d'identifier simplement le surmoi au moi idéal, mais cela serait une erreur étant donné que, dans le premier texte, Freud les distingue. Mais il est faux aussi de dire que le surmoi n'est pas le moi idéal, car, selon le dernier texte, le surmoi a délogé le moi idéal ; il a pris sa place. D'autre part, le rapport de l'Idéal du moi et du surmoi relève de la même logique, puisqu'ils doivent être distingués, l'un comme premier en vertu du deuxième texte, l'autre comme secondaire selon les premier et troisième textes, et qu'ils doivent être identifiés d'après le dernier texte. Il est donc faux que l'Idéal du moi soit identique au surmoi et il est faux que l'Idéal du moi ne soit pas identique au surmoi. Cette logique précise la tentative scripturale de Freud lorsque, dans l'intitulé d'un chapitre de son essai de 1923, il écrit : « surmoi (Idéal du moi) ». En effet, nous sommes en présence de trois instances qui se comportent comme les trois négations de la topologie du sujet, qui est la version en logique-mathématique de ce que nous avons montré plus haut à partir du pliage du schéma. Ainsi la solution au problème posé par le surmoi rend compte de l'objet de la première identification et de la difficulté rencontrée par Freud dans la réaction thérapeutique négative. Nous appelons topologie du sujet la solution logique, algébrique et topologique proposée par Lacan. Elle est homologuée à la solution du problème de la fermeture de la structure du sujet. Cette solution est présentée en termes de surfaces, alors que le problème est posé très tôt par Freud en termes de graphes à propos de la fermeture de l'appareil psychique. La fermeture du schéma historique de Freud en schéma R et schéma L de Lacan, puis leur identification à la surface du plan projectif, avec la clé de leur articulation, offre une introduction à la topologie du sujet en termes d'objets souples de la topologie différentielle. À l'extrême de l'effectuation des identifications des instances telles que Lacan nous les indique, nous obtenons la disposition suivante :

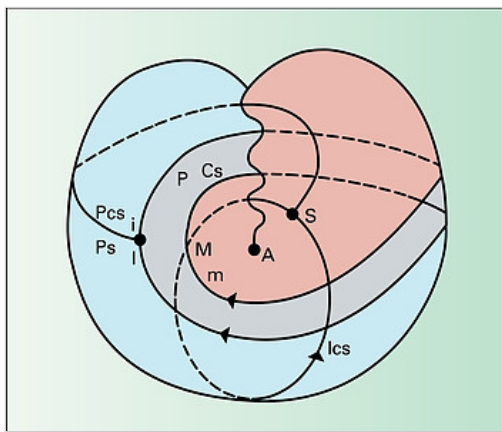


Schéma R identifié à la surface du plan projectif
Schéma R identifié à la surface du plan projectif.

En effet, d'après leur pliure et leur fermeture, l'Idéal du moi trouve secondairement son objet afin que se réalise l'identification première (l'identifié à i). Ces raisons et l'hésitation admirable que manifeste Freud à propos du caractère paternel ou parental du surmoi nous conduisent à faire partir de l'objet primordial qu'est la mère la constitution de ce surmoi ; cet objet est noté M dans le schéma R de Lacan ; il s'identifie au moi, noté m. Nos quatre termes se trouvent ainsi souvent tendus aux quatre coins de la zone R de ce schéma ; et l'on connaît bien des cas où les choses en restent là, à moins que le sujet ne trouve à s'engager dans une psychanalyse. Le signifiant du nom de la mère y prend valeur de figure obscène et féroce. En l'état du schéma L, à la surface du plan projectif comme sur une bande de Mœbius, les quatre termes ne font plus qu'un, noté *aa'*, en un éclair, passe instantanée. La construction de cet objet est le but de la psychanalyse ; c'est le but de toutes les analyses particulières, dont le recensement constituerait enfin une clinique de la psychanalyse qui ne devrait plus rien à la nosographie juridique.

On pourrait situer enfin la psychanalyse dans la suite du problème du surmoi. La construction de l'objet de la psychanalyse est un problème que seule la topologie nous a donné les moyens de formuler rationnellement, malgré son aspect scandaleux pour la raison. Ce problème topologique nous conduit à construire un objet qui trouve son prototype scriptural dans la théorie des ensembles, d'abord. Il consiste en une lettre introduite dans le texte du discours selon des modalités qui ne sont pas indifférentes. Avec la topologie du nœud, Lacan a rencontré le registre le plus juste qui permet à chacun d'y avoir un accès particulier. Lorsque nous voulons nous saisir de l'effet pratique de cette solution logique sur le traitement possible des affections, délirantes ou somatiques, dues au surmoi, il nous faut revenir à la définition lacanienne du surmoi évoquée plus haut. Le fait de concevoir celui-ci comme la loi restée incomprise par le sujet nous fait comprendre que, en l'absence d'une formulation correcte, c'est-à-dire logique, de la problématique du surmoi, de l'accomplissement de l'acte, de l'événement psychique, il n'y a aucune chance d'aboutir à la cessation de la terreur de cette instance. Et les habiles ont beau jeu de proclamer que cette solution est inaccessible : la seule raison qu'ils puissent lui opposer est qu'ils n'y sont pas parvenus tant ils sont occupés à parvenir. Ils ne font qu'entretenir une jouissance au-dedans comme en dehors de la psychanalyse. Alors que cette réaction thérapeutique négative se trouve généralisée de nos jours, la topologie du sujet entreprend une formulation qui culmine dans la construction d'un objet impensable pour la conscience, pour le moi. Impensable puisqu'il se trouve au croisement de l'imaginaire, du symbolique et du réel, et qu'il ne peut relever plus spécialement d'une de ces dimensions sans échouer à les nouer ensemble.

Il resterait à décrypter, comme on a pu le faire ici du surmoi, l'autre question majeure qui s'inscrit dans la seconde topique de Freud et qu'il appelle sa théorie des pulsions : pulsion de vie et pulsion de mort sont-elles deux ou bien est-ce la même ? Reste aussi la question sulfureuse de la libido homosexuelle connexe à la formation du surmoi et qui est rapportée à l'énergie déplaçable que Freud est amené à postuler. Au lieu de réduire l'homosexualité au fétichisme, c'est-à-dire à la perversion, et bien que Freud paraisse s'y prêter dans sa conclusion de l'analyse du petit Hans, il conviendrait de poursuivre selon la même méthode la description, entre fétiche et phobie, attirance et répulsion, du circuit de la libido. Il apparaîtrait alors qu'il ne s'agit que de l'envers de l'image narcissique, lorsque la libido fait retour dans la dérive (pulsion) de son circuit. Mais, en chaque cas, la structure dans son accomplissement domine cette curieuse temporalité où avant et après se conjoignent et se distinguent. La voie logique que nous avons adoptée ici à propos du surmoi ne fait que suivre Freud lorsqu'il répond à la question qu'il se pose lui-même relativement au lieu d'où le surmoi tire sa domination, sa cruauté et son caractère compulsif. Quand on parle d'une absence ou d'une insuffisance de liaison de la pulsion de mort, de quelle liaison s'agit-il, sinon de la liaison sociale, que nous nommons discours ou lien

interindividuel ? On en trouve le prototype incontestable dans la pratique de la lettre, avec ses procédures de division et d'assemblage (comme cela se fait dans les écoles). Seule cette raison logique conduite jusqu'au bout cerne le réel et frôle la vérité pour l'interdire. C'est ce qui se déduit de la construction de Freud. Lacan avec sa topologie n'accomplit pas autre chose.

 | [Jean-Michel VAPPEREAU](#)

Bibliographie

- * S. FREUD, « Correspondance avec W. Fliess », in *La Naissance de la psychanalyse*, P.U.F., Paris, 4^e éd. 1979 ; *L'Interprétation des rêves*, *ibid.*, 5^e éd. 1980 ; *Totem et Tabou*, Payot, Paris, 14^e éd. 1981 ; « Pour introduire le narcissisme », in *La Vie sexuelle*, P.U.F., 6^e éd. 1982 ; « Psychologie des foules et analyse du moi », « Le Moi et le ça », in *Essais de psychanalyse*, Payot, 2^e éd. 1982
- * J. LACAN, « Le Séminaire sur "La Lettre volée" », in *Écrits*, Seuil, Paris, 1966 ; *Les Écrits techniques de Freud, Séminaire, Livre I (1956-1957)*, *ibid.*, 1975
- * J.-M. VAPPEREAU, « Début de la lecture des *Écrits* de Lacan », in *Cahiers de lectures freudiennes*, n° 5, oct. 1984 ; *Étoffe. Les surfaces topologiques intrinsèques*, Topologie en extension, Paris, 1988.



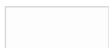
IDÉAL DU MOI, *psychanalyse*

Expression utilisée en psychanalyse pour désigner une instance psychique. C'est en 1923 que Freud, dans l'article *Le Moi et le Ça*, présente une organisation de l'appareil psychique qui se divise en trois instances : le ça, le moi et le surmoi. Ce dernier comprend l'idéal du moi. Dans cet article, Freud n'établit pas de nette distinction entre l'idéal du moi et le surmoi. Toutefois, la fonction de l'idéal du moi avait été détaillée antérieurement dans l'article *Pour introduire le narcissisme* (1914) ; qui plus est, le statut de l'idéal du moi dans la formation d'une foule avait fait l'objet d'un autre article : *Psychologie des foules et analyse du moi* (1921).

L'organisation de 1923, appelée « seconde topique », apporte un regard très fécond pour la perspective clinique. Elle fait une large place aux relations objectales — c'est-à-dire aux relations à autrui — comme fondement du moi : « le caractère du moi résulte de la sédimentation des investissements d'objets abandonnés » (*Le Moi et le Ça*). Les processus d'identification sont au centre de la compréhension de l'histoire d'un sujet. Ainsi l'idéal du moi d'un sujet est un conglomerat de modèles pris à l'extérieur, dans le milieu familial d'abord, dans l'environnement socio-culturel ensuite. L'idéal du moi se construit à partir de relations d'objets, c'est-à-dire de personnes aimées. Par identification à celles-ci s'élabore dans le moi une forme à réaliser. Suivant *Le Moi et le Ça*, « les effets des premières identifications, qui ont lieu au tout premier âge, garderont un caractère général et durable. Cela nous amène à la naissance de l'idéal du moi, car derrière se cache la première et la plus importante identification de l'individu : l'identification au père de la préhistoire personnelle. »

Deux voies distinctes de recherche ont amené Freud à l'élaboration de l'idéal du moi. La première est le narcissisme. Le moi propre se prend pour objet d'amour. Freud découvre qu'il s'exerce un constant va-et-vient entre libido d'objet et libido narcissique : l'objet aimé contribue à la formation de l'idéal du moi et, réciproquement, le moi, qui tend à acquérir les qualités de l'idéal, renforce son narcissisme. La distinction entre idéal du moi et surmoi peut se comprendre ainsi : le surmoi se forme à partir d'interdits intériorisés (« tu ne dois pas être comme... ») et l'idéal du moi à partir d'exigences intériorisées (« tu dois être comme... »). Un trop grand écart entre le moi et l'idéal du moi provoque un sentiment de honte, alors que le sentiment de culpabilité est le résultat d'une transgression, imaginaire ou réelle, des interdits intériorisés. Freud assigne trois fonctions à l'idéal du moi et au surmoi : celle d'auto-observation, celle de censure et celle de conscience morale.

La seconde voie est la tentative de compréhension des liens unissant entre eux les membres d'une foule. En effet, Freud fournit une explication à cette étonnante modification du comportement individuel : les membres d'une foule ont subitement, et d'une façon le plus souvent éphémère, le même idéal. Ils ont en réalité échangé leur idéal du moi propre pour l'idéal du moi incarné par le meneur ou par une idéologie. C'est le rapprochement entre cet idéal du moi collectif et le moi (réalisations potentielles et effectives de la foule) qui engendre ce sentiment de toute-puissance et cette absence d'esprit critique pouvant conduire dans les pires cas à des actes de fanatisme. Cette substitution aux idéaux individuels d'un idéal collectif s'accompagne nécessairement d'une identification des membres les uns aux autres, par amour du meneur. Pour Freud, le meneur représente le père de la horde primitive. Et le premier homme à franchir le pas de l'individualité serait le poète épique, auteur du mythe héroïque. Le héros qui supprime ainsi le père devient le premier idéal du moi. C'est donc dans l'intériorisation authentique d'un idéal que se situe l'essence de l'individualité.



 | Sylvie METAIS

La forclusion - Die Verwerfung

Freud - Historique

-Antérieurement à la psychanalyse, la psychose n'avait été abordée que d'un point de vue philosophique, épistémologique, phénoménologique.

-Freud se démarquera de cette tradition, et, en 1915, lors de l'analyse de l'Homme aux Loups, introduit le terme nouveau de *Verwerfung*, d'abord traduit par « rejet ». Ce terme deviendra *spécifique de la psychose*, alors que dans la névrose, c'est la *Verdrängung* - ou refoulement qui est en cause.

-C'est la *distinction* névrose-psychose, refoulement-rejet qui se précisait. Elle était, dès 1894, annoncée dans les *Psychonévroses de défense* : « il existe une sorte de défense bien plus énergique, bien plus efficace qui consiste en ceci que le moi rejette (*Verwift*) la représentation insupportable en même temps que son affect et se conduit comme si la représentation insupportable n'était jamais parvenue au moi ».

-Lorsqu'en 1903, Freud analysa le texte des *Mémoires* du Président Schreber comme exemple type de psychose, il n'utilisa pas ce terme de *Verwerfung*, et c'est en 1915, dans l'après-coup de l'analyse de l'Homme aux Loups, - un névrosé, pensait-il - que ses repères ne suffisant plus, ce concept s'avéra nécessaire. On peut trouver ce mot de *Verwerfen-Verwerfung* à de nombreux passages du texte : *il marque chaque fois le rapport du sujet à la castration* : « Nous savons déjà quelle attitude notre patient avait d'abord adoptée en face du problème de la castration. Il la rejeta, et s'en tint à la théorie du commerce par l'anus. Quand je dis, il la rejeta, le sens immédiat de cette expression est qu'il n'en voulut rien savoir, ceci au sens du refoulement. Aucun jugement n'était par là porté sur son existence, mais les choses se passaient comme si elle n'existait pas ». (*Cinq psych.*).

-Nous voyons que, simultanément, Freud soulignait « *l'absence de jugement* » comme le sous-jacent de cette *Verwerfung*.

-De nombreuses hypothèses centrées sur les mécanismes de projection dans la névrose, amenèrent Freud à préciser, en 1911, à propos de l'hallucination (article sur la paranoïa) : « Il n'était pas exact de dire que la sensation réprimée (*Unterdrückt*) à l'intérieur était projetée vers l'extérieur : nous reconnaissons bien plutôt que ce qui a été aboli à l'intérieur revient de l'extérieur ».

-Plus tard, en 1927, dans l'article sur le fétichisme, puis en 1938, dans l'Abrégé de psychanalyse, Freud est amené à introduire un nouveau terme, celui de *Verleugnung* ou « *déni de la réalité* » pour distinguer le mode de *défense du pervers* de celui du psychotique.

Freud - Clinique

-C'est *l'hallucination* du doigt coupé chez l'Homme aux Loups qui permit à Freud de repérer un effet du rapport du sujet à la castration. L'Homme aux Loups s'exprime ainsi : « je remarquai soudain avec une inexprimable terreur que je m'étais coupé le petit doigt de la main de telle sorte que le doigt ne tenait plus que par la peau. Je n'éprouvais aucune douleur mais une grande peur. Je n'osais pas dire quoi que ce fût à ma bonne qui était à quelques pas de moi ; je m'effondrai sur le banc voisin et restai là assis, incapable de jeter un regard de plus sur mon doigt... et voilà qu'il n'avait jamais subi la moindre blessure (*Cinq Psychanalyses*, p. 390).

-Il faut noter que l'Homme aux Loups ne retrouva cet épisode hallucinatoire que plusieurs années plus tard ; à propos de cicatrices sur le nez, il se trouva de nouveau confronté au *rejet primordial* : la petite chose pouvant être séparée du corps réapparaît sous forme hallucinatoire. Ainsi, *l'effet est différent* de ce que Freud avait repéré dans la névrose : ce mode de castration implique comme père un « personnage terrifiant » qui

menace d'une castration *réelle*.

-Freud en est là au *père*, agent de la castration. Il s'ensuit un type *particulier de transfert* - le rapport de Schreber à Flechsig est à cet égard exemplaire -, qui, comme le soulignera Lacan, a tout son poids dans le *déclenchement de la psychose*.

-Freud résume : « deux courants contraires existaient en lui côte à côte : l'un *abominait la castration*, tandis que l'autre était tout prêt à l'accepter et à se consoler avec la *féminité* à titre de substitut ». (*Cinq Psychanalyses*).

Abord de la question par Lacan

-Alors que Freud faisait état de la relation du sujet au père, Lacan, avec le cas Schreber, aborde la question de la relation du *sujet au signifiant* : « l'attribution de la procréation au père ne peut être l'effet que d'un pur signifiant, d'une reconnaissance non pas du père réel, mais de ce que la religion nous a appris à invoquer comme le nom du père ». (*Quest. Prél.*, p. 556).

-De quel *procès* s'agit-il dans la *Verwerfung* ? : « C'est exactement ce qui s'oppose à la *Bejahung* primaire et constitue comme tel ce qui est expulsé ». (*Ecrits*, p. 387).

-Dans sa Réponse au Commentaire de Jean Hippolyte en 1953, - à partir du texte de Freud sur la *dénégation* - *Die Verneinung*, 1925, Lacan définit la forclusion par rapport à un « procès primaire », en deux phases :

-L'une de *symbolisation* ou *Bejahung* - position-affirmation, ou « introduction dans le sujet » : *l'Einbeziehung ins Ich*, phase qui n'a pas eu lieu

- L'autre, « *d'expulsion hors du sujet* » : *l'Ausstossung aus den Ich* : c'est le réel en tant qu'il est le domaine qui subsiste « hors de la symbolisation », d'où la formule de Lacan : « Ce qui a été forclos du symbolique réapparaît dans le réel ».

-Dans ce même texte, Lacan emploie alternativement pour traduire le terme freudien de *Verwerfung*, ceux de *expulsion* et *retranchement* : « ce que le sujet a ainsi retranché de l'ouverture à l'être ne se retrouvera pas dans son histoire, si l'on désigne par ce nom le lieu où le refoulé vient à réapparaître ».

-En 1955, dans les *Structures freudiennes des psychoses*, Lacan préférera aux termes précédents celui de « *exclusion* ». (Edit. pirate sém. I).

-C'est en 1956, dans la *Question Préliminaire*, de même qu'à la fin du séminaire sur les *Structures freudiennes des Psychoses*, que Lacan choisit, pour traduire *Verwerfung*, le *concept* de *forclusion*, spécifiant qu'il s'agit d'une *forclusion du signifiant*.

-De quel *accident* de la relation du sujet au signifiant s'agit-il ? « Essayons de concevoir maintenant une circonstance de la position subjective où, à l'appel du nom du père répond non pas l'appel du père réel, car cette absence est plus que compatible avec la présence du signifiant, mais la carence du signifiant lui-même ». (*Q. P.* p. 557).

-La *Verwerfung* implique donc que d'emblée, quelque chose n'est pas admis au titre des *signifiants primordiaux*, ce qui a pour effet de constituer un trou dans le symbolique (non *Bejahung*).

Les effets de la forclusion

-Puisque la forclusion est un trou dans le symbolique, elle ne peut se repérer qu'à ses effets. Ils ne peuvent être appréhendés d'une manière pertinente que dans la *structure* particulière du *dire* d'un patient psychotique : « Nulle part le symptôme, si on sait le lire, n'est plus clairement articulé dans la structure elle-même ». (*Q.P*

. p. 537).

-La perturbation du rapport au signifiant nécessite d'être attentif aux *troubles du langage* ; ce sont eux qui fournissent les points de repère. Comme par exemple :

-des mots-clefs, dont la *signification* ineffable ne renvoie pas à une autre, mais rien qu'à *elle-même*. Ce sont des néologismes : comme par exemple celui de « galopiner ». (Sém. *les Psychoses*) ;

-des phrases - ritournelles à caractère stéréotypé. Ces mots et ces phrases constituant une sorte de « plomb dans le filet » comme l'exprime Lacan, et qui est la caractéristique structurale du *délire* ;

-enfin, le phénomène de la phrase interrompue avec la suspension du sens, indique, sur un mode de rapport à l'Autre, allusif, la décomposition de la fonction du langage : « car, même dans les moments où il s'agit de phrases qui à la limite peuvent avoir un sens, on n'y rencontre jamais rien qui puisse ressembler à ce que nous appelons une métaphore ». (Sém. *pirate les Psychoses*, 2 mai 1956).

-Puisque la psychose se déclenche pour un sujet dans des conditions *électives* à la rencontre du défaut du signifiant comme tel, et par le trou que celui-ci ouvre dans le signifié, il s'ensuit le développement *séparé* de la relation du signifié et de l'appareil signifiant.

-Les points de *capitonnage* du discours, les points d'attache fondamentaux entre le signifiant et le signifié n'ayant quelque part jamais été établis ou ayant lâché, il se produit l'émergence de phénomènes automatiques, où le langage se met à parler tout seul, entraînant une décomposition du discours intérieur et la prééminence du signifiant comme tel, de plus en plus vidé de signification. C'est *tout l'appareil signifiant* lui-même qui nécessairement subit un profond remaniement : « d'où procède le désastre croissant de l'imaginaire, jusqu'à ce que le niveau soit atteint, où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante ». (*Q.P.* p. 577).

-Ce point-là est l'*aboutissement* du travail de la psychose.

-Pour ce qui concerne la *position du sujet*, le schéma I comparé au schéma R (*Écrits* pp. 571 et 553), fournit des points de repère quant à la *structure* du sujet au terme du processus psychotique. Ce qui y est patent, c'est sa régression « non pas génétique, mais *topique* au stade du miroir » (*Q.P.*).

-Dans ce rapport purement duel, la relation imaginaire prend une fonction autre que celle d'exclusion réciproque qui permet de fonder l'image du moi. Elle prend celle de la capture imaginaire dans une aliénation plus radicale, puisqu'elle réduit le sujet à la position intimidée.

-En effet, le *mode d'adresse au Grand Autre*, étant simplement d'indiquer sa direction ou son existence sous la forme de l'allusion, celui-ci est donc exclu du circuit, qui se ferme sur les deux petits autres. Si bien, qu'au lieu d'en recevoir son message sous une forme inversée, le sujet en reçoit sa propre parole dans l'autre, qui est son reflet dans le miroir. Dans l'exemple donné par Lacan (Sém. *Les Psychoses* du 7-12-1955), le mot « truite » est entendu hallucinatoirement.

-Ce qui oblige à interroger : dans quel *registre* cette parole surgit-elle ? Pour constater que c'est le *réel* qui parle, « le réel en tant qu'il est le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation ». (*Écrits : Réponse au commentaire de J. H.*).

-C'est dans le *registre de l'imaginaire* que se soutient le fragile équilibre du sujet. Car de l'anéantissement du signifiant, « il faudra qu'il porte la charge, assume la compensation, par une série d'identifications purement conformistes ». (Sém. *Psychoses* 18 avril 1956).

-Puisque dans cette conjoncture, le père ne peut pas être un signifiant, reste qu'il ne peut être qu'une image, à

laquelle le *symbole* ne peut venir faire *limite*. Dans ce cas, c'est un rapport tout à fait démesuré à un personnage qui se situe « dans l'ordre de la puissance et non pas dans l'ordre du pacte ». (Sém. *Psychoses* 18-4-56).

-Schreber témoigne qu'il n'y faut rien de moins que Dieu le père lui-même, pour que son délire parvienne à son point d'équilibre, ce qui implique un sacrifice.

-Du *fantasme de départ* : « qu'il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement », et contre lequel il lutte, il suit le trajet obligé de devenir La femme de Dieu, *l'identification féminine* étant pour lui la seule façon de sauver une certaine stabilité du monde.

-Quelle remarque à propos de ce trajet ? Sinon que la forclusion du signifiant père ouvrant un trou à la place du signifié phallique, le patient est amené à y précipiter son être tout entier. A propos de *l'Entmannung* : « Ce n'est pas pour être forclos du pénis, mais pour devoir être le phallus, que le patient sera voué à devenir une femme ». (*Q.P.* p. 565).

-Une question se pose : un *nouveau signifiant* peut-il venir en place du signifiant manquant ? A propos d'un néologisme hallucinatoire dans un cas d'automatisme mental ³/₄*Discours Analytique n° 6* ³/₄une réponse de M. Czermak : « Si un délire n'est pas autre chose que cette toile d'araignée de significations ayant organisé un certain signifiant, le néologisme hallucinatoire s'avère être ce centre de la toile qui concentre, ramasse, attire et réordonne toutes les significations vitales ».

-La création d'un nouveau signifiant est-elle la seule *perspective résolutoire* à la forclusion du Nom-du-Père ?

Remarques

Ce texte ne peut être qu'un ensemble ouvert à un questionnement sur de nombreux points, notamment :

-Quel est le *statut de cette perception de la castration*, qui passerait mécaniquement au-dessous du « haut-col » de la *Bejahung*, dont l'effet est une perception qui demeure à l'état de signifiante sans signification ?

-Le rejet d'une castration non symbolisée pose la question du *registre de la représentation représentative* de la castration.

Un indice : dans la *Lettre 25 à Jung* (1907), la *Verwerfung* n'est en quelque sorte qu'un avatar du processus de refoulement de la libido dans la psychose. Ce refoulement serait suivi d'un retour de la libido, puis du rejet de la réalité.

-Quelle *différence* y a-t-il entre « forclusion de la castration », et « forclusion du Nom-du-Père » ?

Dans le Séminaire sur le *Transfert* du 21-12-60. Lacan évoque à partir de Platon la figure de la sphère telle qu'elle est décrite dans le *Timée* : « ronde pleine, contente, s'aimant elle-même, et surtout n'ayant pas besoin d'œil ni d'oreille, puisque par définition, c'est l'enveloppe de tout ce qui peut être vivant..., animée du seul mouvement parfait, mouvement circulaire sur elle-même », sphère qui est la structure imaginaire, à laquelle « adhère » la *Verwerfung* de la castration.

Pourrait-on dire que la forclusion de la castration serait en quelque sorte l'imaginarisation, ou aussi bien le signifié de la forclusion du Nom-du-Père ?

Cette sphère alors, serait-elle représentative d'une absence radicale de la castration ?

-Le terme de « *métaphore* » à propos du délire, pose question, puisque ce qui définit la psychose, pour

Lacan, est justement l'absence de métaphore.

Le Nom-du-Père étant le signifiant qui arrête le glissement de la signification, le délire, ou le néologisme comme métaphore délirante, en seraient-ils un tenant-lieu qui stabiliserait à terme signifiant et signifié ?

Ou bien seraient-ils un tenant-lieu de la barre, essentielle dans la formule de la métaphore, quand on sait : « la valeur constituante de ce franchissement pour l'émergence de la signification » (*Instance de la lettre - Écrits* - p. 515).

-Rappelons, avec Lacan, le « *surmoi* » comme « corrélat de la castration ». (Sém. *Encore*). « Enoncé discordant » pour le sujet, l'origine en serait l'incorporation de certaines paroles, d'où un mécanisme comparable à celui de la *Verwerfung* .

Si Freud insistait sur le fait que le surmoi comportait essentiellement des représentations auditives de mots, pour Lacan, cette articulation au réel, lien du stade oral et de son objet : la voix, fait qu'il peut être considéré à son stade dernier, comme une des formes de l'objet *a*. (Sém. *L'Éthique*). Nous voyons donc ici la prévalence de la perception auditive en tant que représentative de la castration.

Dans la psychose, ce mécanisme se manifeste à découvert, dans le réel.

T H E S A U R U S

J. LACAN

II - LE SURMOI

J'ai suivi à travers tous les séminaires de Jacques LACAN les occurrences du terme de Surmoi, en notant (à quelques exceptions près) pour composer ce thésaurus la citation complète et sa référence. Le lecteur pourra ainsi la consulter dans son contexte.*

Patrick VALAS

THESAURUS

I- Le symptôme. Paru. II- Le
Surmoi.

III- La fin de l'analyse et la Passe. A paraître juillet

1981.

IV- La perversion. A paraître juillet 1981.

*Nota : Pour faciliter le travail, j'ai ici donné la référence dans les textes publiés ou accessibles à l'époque (1979), sans corriger les paginations pour aujourd'hui (11/6/2009). Pour en faire citation il faut toujours vérifier les termes dans les textes actuellement publiés.

1953-1954 - Livre I – LES ÉCRITS TECHNIQUES DE FREUD

- Le Super-ego est une loi dépourvue de sens mais qui pourtant ne se supporte que du langage. P.9.
-C'est autour de cette distinction que vous pouvez faire le départ entre ce qui est fonction de l'ego, et qui est de l'ordre du registre duel, et ce qui est fonction du Surmoi. Ce n'est pas pour rien qu'on les distingue dans la théorie analytique, ni qu'on admet que le Surmoi, le Surmoi authentique, est une introjection secondaire par rapport à la fonction de l'ego idéal. P. 97.
- Je voudrais attirer votre attention sur la différence entre le Surmoi dans le déterminisme du refoulement et l'Idéal-du-moi. P.118.
- Ils paraissent dirigés exactement en sens contraire, le Surmoi est contraignant, l'Idéal-du moi-exaltant. P.118.
- Le Surmoi se situe essentiellement sur le plan symbolique de la parole, à la différence de l'Idéal-du-moi. P.119.
- Surmoi....P.II8-II9.
- Le Surmoi est un impératif. P.119.
- Le Surmoi a un rapport avec la Loi et en même temps c'est une loi insensée qui va jusqu'à être la méconnaissance de la Loi. P.119.
- Surmoi chez le névrosé....P.119.
-le Surmoi est à la fois la loi et sa destruction. P.119.
- la prétendue théorie selon laquelle le Surmoi serait un ressort essentiel de l'analyse. P.129.
-Surmoi...P.155.
- La question du Surmoi, vous savez d'ailleurs que l'Idéal-du-moi (Ich-idéal) est pris quelquefois comme synonyme du Surmoi. P.209.
- qu'est-ce que le surmoi. P.209.
- le Surmoi est d'abord apparu dans l'histoire de la théorie freudienne sous la forme de la censure. P.220.
- Il s'agit là d'une instance qui scinde le monde symbolique du sujet, la coupe en deux et censure. P.220.

- Surmoi. P.220.
- l'inconscient est dans le sujet une scission du système symbolique, P.220.
- le Surmoi est une scission analogue qui se produit dans le système symbolique intégré par le sujet. P.-220 et suite.
- le Surmoi énoncé discordant. P.222.
- Résoudre les arêtes et les inhibitions qui constituent le Surmoi. P.312.

1954-1955 - Livre II - LE MOI DANS L'OEUVRE DE FREUD.

(Le moi dans l'œuvre de Freud et dans la théorie de la psychanalyse)

- censure et Surmoi. X.p. 157-158 (16 février 1955. Pour cette date, il convient de se reporter au texte en raison du long développement).
- "nul n'est censé ignorer la loi". X.18.p.157-158.
- "La connerie du roi d'Angleterre". X.18.p.157-158»
- la crampe de l'écrivain (son patient). X. p.157 à 160.
- le Surmoi comme énoncé discordant pour le sujet. X. p.157 à 160 (16 Février 1955).
- Freud n'a pas confondu l'agressivité interne avec le Surmoi. XVIII.14.p.294-295 (1er Juin 1955).

1955-1956 - Livre III - PSYCHOSES, (non publié) (Structures freudiennes des Psychoses)

-Surmoi. XV. p.11 (11 avril 1958).
- La Loi, le Surmoi, l'impératif catégorique. XXII.8 (le vestibule du crustacé). 13 Juin 1956.
- Tu es celui qui me suivras partout. XXII. 14. Idem.
- le Tu...notre bon vieil ami le Surmoi, qui nous apparait tout d'un coup sous un jour, sous sa forme phénoménale plutôt que sous ses aimables hypothèses génétiques. Ce Surmoi, c'est bien en effet quelque chose comme la loi, c'est une loi sans dialectique, (impératif catégorique - saboteur interne). XXII. p.8. Idem.

- le Tu. XXII. p.9. Idem.
- quand le sentiment d'étrangeté porte quelque part, ce n'est Jamais du côté du Surmoi, c'est le Moi qui ne se retrouve plus, c'est le Moi qui entre dans l'état Tu. XXII. p.9» idem.
- Tu es celui que je suis. XXIV. p. 11 (27 Juin 1956).
-Tu es celui qui me tues. XXIV. p.12. Idem.

1956-1957- Livre IV - LA RELATION D'OBJET et les structures freudiennes.

- le Surmoi n'est peut être qu'un alibi. IV. p.30 (12 décembre 1956).
- que veux-tu, Che voi ? Cette interrogation fondamentale est bien ce qui nous donne de la façon la plus saisissable la fonction du Surmoi. X.p.IO (6 Février 1957).
- l'incorporation de certaines paroles entre autres et qui est à l'origine du Surmoi. X.p.23. idem.
- style particulier au développement du Surmoi féminin. XII. p.9 (6 mars 1957).
- la formation du Surmoi dans l'Oedipe. XII. p.26. Idem.
- ce noyau permanent de la conscience morale. XII. p.26. Idem.
- ce Surmoi tyrannique, foncièrement en lui-même paradoxal et contingent. XII. P.26. Idem.
- marque de l'homme dans sa relation au signifiant. XII. P.26. Idem.
- nous aurions la première forme de ce qui nous permettrait de concevoir ce qui est à proprement parler le Surmoi. XXIV. p.5 (26 Juin 1957).
- le petit Hans et sa crise œdipienne n'aboutit pas à proprement parler à la formation d'un Surmoi typique. XXV.p.9. (3 Juillet 1957)'
-Je veux dire d'un Surmoi tel qu'il se produit selon le mécanisme qui déjà est indiqué dans ce que nous avons ici enseigné au niveau de la VERWERFUNG. Par exemple ce qui est rejeté dans le symbolique et reparait dans le réel. XXV.p.9. idem.
- C'est pour autant que le complexe de castration est à la fois

Franchi, mais qu'il ne peut pas être pleinement assumé par le sujet, qu'il produit quelque chose de l'identification avec une sorte d'image brut du Père. XXV.p.9. idem.

- la formation de l'identification au phallus maternel et qui est aussi "bien de l'ordre tout aussi différent que l'ordre du Surmoi, tout différent de cette fonction sans aucun doute perturbante, mais équilibrante aussi qu'est le Surmoi, c'est une fonction de l'ordre de l'Idéal-du-moi. XXV.p.10. idem.

1957-1958- Livre V - LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT.

- le Surmoi maternel: est-ce qu'il n'y a pas derrière le Surmoi paternel, ce Surmoi maternel, encore plus exigeant, encore plus opprimant, encore plus ravageant, encore plus insistant dans la névrose que le Surmoi paternel ? VII. p.4» (^5 Janvier 1958).

- Surmoi qui commence à se constituer. VIII. p.31 (22 Janvier 1958).

- l'Idéal-du-moi, coïncide chez Freud à l'inauguration du personnage du dictateur. XII. p.36. (5 Mars 1958).

- le Surmoi est effectivement quelque chose de sévère qui guette là le moi au tournant, pour lui faire d'atroces misères, il n'est pas une personne, il fonctionne à l'intérieur du sujet comme un sujet se comporte par rapport à un autre sujet. XIV. p.7 (19 Mars 1958)|

- Surmoi à distinguer de l'Idéal-du-moi. XIV. p.8. Idem.

- Idéal-du-moi - Surmoi, interdiction et Surmoi. XVII. P.31. (17 Avril 1958).

- c'est dans l'articulation signifiante que le Surmoi se formule, même sous ses formes les plus primitives. XVII. p.31. Idem.

-alors que le désir qui est toujours lié à un certain masqueQue se produit l'Idéal-du-moi. XVII. p.31. Idem.

- les rapports du Moi, du ça et du Surmoi : une sorte de pipette qui entrerait dans la substance qui est censée représenter le Surmoi. XXII. p.3. (4 Juin 1958).

- le Surmoi maternel plus archaïque que le Surmoi classique décrit

À la fin de l'Oedipe. XXVI, p.6. (2 Juillet 1958).

- c'est bien autour de cette dépendance (dans la demande) que tout ce qui est du Surmoi maternel s'articule. XXVI, p.20. Idem.

1958-1959 - Livre VI - LE DESIR ET SON INTERPRETATION, (non publié).

- la forme terrifiante qui représente l'apparition du Surmoi, en réponse à celui qui l'évoque, Che vuoi ? Que veux-tu ? I, p.23. (12 Novembre 1958).

- Je me trouve prononcer précisément ce qu'il n'y a pas à dire. V, p.4. (10 Décembre 1958).

- Surmoi et ébauche d'articulation signifiante chez le chien. V, p.22. idem.

- le ghost : le ghost matérialise en quelque sorte (Hamlet) le commandement du Surmoi. XVI, p.18. (8 avril 1959)»

- La où c'était et dois advenir. Devoir qui vous est proposé. XXII, p.7. (27 Mai 1959).

- Je vous demande de me suivre - de me faire confiance. XXII, p. (3 Juin 1959).

1959-1960 - Livre VII - L'ETHIQUE DE LA PSYCHANALYSE.

- cette genèse du Surmoi.....et ce rapport du signifiant à la Loi. I, p.10. (18 Novembre 1959).

- Surmoi, cette figure obscène et féroce sous laquelle l'instance morale se présente quand nous allons la chercher dans ses racines. I, p.13 idem.

- doit-il ou non se soumettre à cet impératif du Surmoi paradoxal et morbide, demi-inconscient, et au reste qui se révèle de plus en plus dans son instance à mesure.... I, p.13. Idem.

- le Surmoi et l'articulation au réel. V, p.22. (16 Décembre 1959)»

- l'occasion m'a séduit grâce au commandement. VI, p.27. (23 Décembre 59)

- l'Éthique psychanalytique nous laisse suspendu dans ce rapport dialectique du désir et de la Loi. VII, p.28. Idem.
- Freud nous dit que la conscience morale est plus exigeante à la mesure qu'elle est affinée. VII, p.5»
- où le Surmoi semble trouver en elle même sa propre aggravation, une sorte de rupture des freins qui assureraient sa juste incidence (Malaise dans la civilisation. XI, p.11. (10 Février 1960).
- alors que celui qui s'applique à se soumettre à la loi morale, voit lui toujours se renforcer les exigences toujours plus minutieuses, plus cruelles de son Surmoi. XIV, p.25. (16 Mars 1960).
- c'est pour autant que cette agressivité, le sujet la retourne et la retourne contre lui, qu'en provient ce qu'on appelle l'énergie du Surmoi. XVI p.8. (50 Mars 1960).
- Dans Freud, le Surmoi est tel dans son économie, qu'il devient plus exigeant, quand on lui fait plus de sacrifice. XXVI, p.2. Idem.
- ce qu'exigé le Surmoi, n'a rien à faire avec la règle universelle de notre action. XXVI, p.18. (29 Juin 1960).
- qu'est-ce que ça veut dire que le Surmoi qui se produit au déclin de l'Oedipe ? On incorpore sans aucun doute l'instance interdisante. XXVI, p.11. Idem.
- sur ce que peut être alors ce Surmoi oedipien, si nous incorporons le père pour être si méchant avec nous même, c'est peut être comme dans le cas du deuil, que nous avons, à ce père, beaucoup de reproche à faire. XXVI, P.11. idem.
- tachons de voir la fonction de l'un et de l'autre de ces pères (I.R.S.) dans la fonction du Surmoi, XXVI, P.12. idem.
- Surmoi, père imaginaire, haine de Dieu. XXVI, P.13. idem.
- la fonction du Surmoi à son dernier terme, à son horizon, dans sa perspective dernière, est haine de Dieu, reproche à Dieu d'avoir si mal fait les hommes. XXVI, p.13. idem.
- l'intériorisation de la loi, nous ne faisons que le dire, n'a rien à faire avec la Loi. XXVI, P.18. idem.
- Il est possible que ce Surmoi serve d'appui à la conscience morale, mais chacun sait bien que le Surmoi n'a rien à faire avec

La conscience morale en ce qui concerne ses exigences les plus obligatoires. XXVI. P.18.
idem.

1960-1961 - Livre VIII - LE TRANSFERT.

- dans le graphe.....se présente ainsi que dans la ligne du bas, c'est au delà du lieu de l'Autre que la ligne pointillée vous représente le Surmoi. XIII .p.19. (8 Mars 1961).
- La discipline se distingue du devoir. XVI. p.13. (22 Mars 1961).

1961-1962 - Livre IX - L'IDENTIFICATION.

- la demande de l'Autre (il essaie d'y satisfaire par la conformation de son désir) et l'existence du Surmoi. XIII. p.12. (14 Mars 1962).
- cette demande qui prend valeur si privilégiée qu'elle devient commandement absolu. XIV. p.2. (21 Mars 1962).

1962-1963 - Livre X - L'ANGOISSE.

- l'amour du Surmoi et la réussite. V.p.23. (12 Décembre 1962).
- J'ouïs, Jouir aux ordres. VI. p.23 (19 Décembre 1962).
- Quel est le rapport du désir à la Loi. VI. p.26. Idem.
- le désir est la Loi, désirant je m'engage dans la route de la Loi. VI. p.27. Idem.
- la chasse de Diane. VI. p.27. Idem.
- le désir et la Loi c'est la même chose. VIII. (16 Janvier 1962)
- la chasse de Diane. IX. p.35. (23 Janvier 1962).
- l'identité du désir et de la Loi. XII. (27 Février 1963).
- le Chofar, les impératifs interrompus du Surmoi. XVIII. p.22. (15Mai 1963).

- les grains de sable nécessaires à l'équilibration de la crevette et le Surmoi. XX.
p.21, (5 Juin 1963).

- les liens du stade oral et de son objet, ouvre les manifestations primaires du Surmoi,
objet à la voix. XXII. p.2. (19 Juin 1963).

[Déjà rappeler qu'il ne saurait y avoir de conception analytique valable du Surmoi, qui
oublie, que par sa phase la plus profonde que c'est une des formes de l'objet(a)]

1963-1964 - Livre XI - LES 4 CONCEPTS FONDAMENTAUX DE LA PSYCHANALYSE.

- et c'est là où je cours, où je vous emmène tels les chiens d'acte on. p.172.

- quand j'aurai trouvé le gîte de la déesse, je me changerai sans doute en cerf, et vous pourrez me
dévorer, mais nous avons encore un peu de temps devant nous. p. 172.

- le trésor, on ne peut le trouver que par la voie que j'annonce, cette voie participe du comique, p.
179.

1964-1965 - Livre XII - PROBLEMES CRUCIAUX POUR LA PSYCHANALYSE (non publiés)

- Surmoi. II. pages 9 et 10. (13 Janvier 1965).

1965-1966 - Livre XIII - L'OBJET DE LA PSYCHANALYSE (non publié).

1966-1967 - Livre XIV - LA LOGIQUE DU FANTASME.

1967-1968 - Livre XV - L'ACTE PSYCHANALYTIQUE.

1968-1969 - Livre XVI - D'UN AUTRE A L'AUTRE.

- la façon humoristique dont Lacan parle des citations du Surmoi par un auteur de Freud. X. p. 12. (5 Février 1969).
- la daphnie et le Surmoi. XIV. p.17. (12 Mars 1969).
- le Surmoi et l'objet "a". XIV. p.12. (Articulation signifiante par la voix pure). (26 Mars 1969).

1969-1970 - Livre XVII - L'ENVERS DE LA PSYCHANALYSE.

- Surmoi. Pages 2 et 3, I (26 Novembre 1970).
- faire le "quitte ou double" de plus de jouir, c'est à dire ce fonctionnement qu'on appelle le Surmoi. V. p. 11.ch.9. (18 Février 1970).

1970-1971 - Livre XVIII - D'UN DISCOURS QUI NE SERAIT PAS DU SEMBLANT.

- la seule chose dont je n'ai jamais traité c'est du Surmoi. V. p.13. (10 Mars 1971).
- Jouis, c'est le commandement impossible. X. p.16 (16 Juin 1971).
- la seconde topique c'est sa grande innovation c'est le Surmoi, jouissance pure, non castration. X.p.16. idem.

1971-1972 - Livre XIX - ...OU PIRE (non publié).

- l'association libre et le Surmoi. XI. p.81. (15 Mars 1972).

1972-1973 - Livre XX – ENCORE.

- Rien ne force personne à jouir sauf le Surmoi. Page 10
- Surmoi, corrélat de la castration.

1973-1974 - Livre XXI - LES NON- DUPES ERRENT (non publié).

1974-1975 - Livre XXII – R.S.I. (non publié).

- Freud et les Hachures du Surmoi dans cette géométrie du sac de la deuxième topique.
ORNICAR N°2. p.90.

1975-1976 - Livre XXIII - JOYCE LE SINTHOME.

1976-1977 - Livre XXIV - L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BEVUE S'AILE A
MOURRE (non publié).

- quelle est cette force démoniaque qui pousse à dire quelque chose (à enseigner) ? C'est ça le
Surmoi. 8 Février 1977 (Non publié).

- Il dit impérativement. L'impératif, c'est ce que j'ai appuyé du signifiant S2. Idem.

1977-1978 - Livre XXV - LE MOMENT DE CONCLURE (non publié).

1978-1979 - Livre XXVI - LA TOPOLOGIE ET LE TEMPS (non publié).

1979-1980 - Livre XXVII - LA DISSOLUTION.

ADDENDA - LES ÉCRITS.

PAGES II5-II6-I29-I30-I32 (surmoi collectif)-I33-I34-I36-I37-360-434-619-653-683 (la structure
du surmoi)-769 (humour et surmoi),

Verwerfung : rejet ou forclusion : (Joël Bernat)

1a – Thèse de Freud : quelque chose a eu lieu et n'a pas trouvé de lieu...

1 – Refus

Ce terme de *rejet* est employé très tôt par Freud (1894) du fait de son emprunt, en fait, à la philosophie et notamment aux cours de Franz Brentano^[1] auxquels il assistait assidûment ; le rejet est celui d'une perception et de son affect, non attribuées (voir le jugement d'attribution), dont il ne peut ainsi y avoir de re-présentation ou de symbolisation.

Le *rejet* est un refus majeur, car la perception est rejetée dans un « extérieur », mais attention, une « extériorité psychique », comme si elle n'avait jamais existée ; il n'y a pas de jugement d'attribution possible (au niveau du moi), et cette perception (stimuli externes ou internes) ainsi manquante, est éprouvée *comme si* c'était du « réel » (seule une attribution en ferait une réalité – psychique).

2 – Retour

Le *rejeté* ne cessera de faire retour par exemple sur le mode de l'hallucination, c'est-à-dire dans et par les processus primaires uniquement : la non-attribution empêche le travail des processus secondaires de symbolisation. C'est donc une expulsion « primaire » au sens où il n'y a que du processus primaire.

C'est ainsi que le psychotique ne dit pas : « j'ai rêvé », mais : « il y a eu des présences cette nuit » ; le rejet fait l'impossibilité du « je » (ce qui serait une attribution) et crée le « on », celui de la persécution par exemple, un « on » non identifiable ou impersonnel, du fait, et rendant compte, de l'« extériorité psychique ».

Si ce mécanisme spécifie particulièrement le fonctionnement psychotique, Winnicott^[2] a pu décrire le moment où, chez le petit enfant, l'intégration du moi n'est pas capable d'englober quelque chose ; le rejet est ce qui lui permet de ne pas éprouver une « agonie primitive », l'effroi ou la détresse, et ce moment restera dès lors comme non éprouvé. Ce qui ferait du rejet une défense première et non systématiquement psychotique chez l'enfant, ou encore, organisant le noyau psychotique de toute personnalité, et pouvant indiquer quelque chose quant aux affirmations de Freud sur la présence possible de délires comme d'hallucinations dans les structures névrotiques.

1907 : Lettre à Jung : Quelques opinions théoriques sur la paranoïa^[3]

Donnée fondamentale à peu près celle-ci : chez une personne féminine

– surgit le désir du commerce avec l'homme.

– Il subit le refoulement

– et réapparaît sous la forme suivante : on dit au-dehors qu'elle a le désir, chose qu'elle nie.

(Ou bien : ce commerce a eu lieu nuitamment contre son gré. Mais cette forme n'est pas la forme primaire.)

Qu'est-il arrivé dans cette espèce de refoulement et de retour caractéristique de la paranoïa ?

– Une idée – le contenu du désir – a surgi et est restée,

– est devenue consciente,

- mais cette idée née à l'intérieur a été projetée à l'extérieur,
- elle revient comme une réalité perçue,
- contre laquelle le refoulement peut à présent de nouveau s'exercer comme opposition.
- Le crédit a été refusé à l'affect du désir,
- et lors de son retour apparaît un affect contraire, hostile.
- Ce qui nous parvient à l'extrémité P rencontre immédiatement la **croyance**,
- ce qui est produit endopsychiquement soumis
- à l'épreuve de réalité, qui consiste en une réduction aux P,
- et à la *tendance au refoulement*, qui est directement dirigée contre les qualités de déplaisir des sentiments.
- Le simple retrait des investissements d'objet dans le moi – dans l'auto-érotique – existe [aussi], sous forme d'un processus organique avec transformation des affects (en déplaisir), dans ce qu'on appelle l'**hypochondrie**. Ce n'est que l'utilisation de ce mécanisme à des fins de refoulement qui donne la paranoïa.
- L'hypochondrie est donc à la paranoïa dans un rapport analogue à celui qu'a la névrose d'angoisse, à fondement purement somatique, avec l'hystérie, qui passe par le psychique. L'hypochondrie s'approche bien souvent de la paranoïa, évolue en paranoïa, se mêle à la paranoïa.

3 – Acceptation

« Le rejet est toujours doublé d'une acceptation ; deux attitudes opposées, indépendantes l'une de l'autre, s'instaurent, ce qui aboutit à un clivage du moi. » [4] (je souligne)

qui est différent du clivage intratopique ça/moi dans la névrose. Ce clivage dans le moi, quant à lui, crée donc deux attitudes opposées qui coexistent :

- l'une tient compte du réel et son exigence (*Realforderung*)
- l'autre est sous l'influence des revendications pulsionnelles (*Triebanspruch*), ce qui détache le moi de la réalité.

4 – L'effet du rejet : le clivage du moi

Le clivage psychotique est cette tension incessante entre le moi du rejet et la chose rejetée en retour.

Quant au délire, nous pouvons l'entendre comme tentative d'attribution de ce qui est rejeté : c'est en ce sens qu'il contient un noyau de vérité (la perception), et c'est de cette reconnaissance dont il s'agit dans le transfert psychotique : le non attribué et donc non éprouvé y fait retour afin d'être éprouvé et attribué puis élaboré, et c'est cela qui saisit le plus souvent l'analyste dans ce et son transfert.

5 – Autres effets : aliénation et dépersonnalisation

Un autre effet du rejet et de son mode de retour est l'*Entäußerung*, soit devenir autre à soi-même, l'aliénation [5]. Notion qu'il y a à différencier de celle d'*Entfremdung* (concept que l'on trouve chez Hegel et Marx [6]) et qu'utilise Freud dès le 21 Mai 1894 dans le manuscrit E, soit un processus qui écarte deux éléments, les met en rapport d'étrangement l'un l'autre (et non d'aliénation comme cela fut traduit), pour rendre compte par exemple de ce qui sépare la sexualité physique de la sexualité psychique, dans le même temps où il sépare la réalité externe de la réalité psychique. Dans « Un trouble du souvenir sur l'Acropole », Freud définit la dépersonnalisation (une part du moi propre apparaît comme étrangère) en tant que résultat de ce mécanisme d'aliénation, comme effet du rejet

et du clivage :

6 – L'hallucination du doigt coupé chez l'Homme-aux-Loups[7]

Si le destin de la *Verwerfung* tient aux spécificités des contenus non attribués, on ne doit pas en faire un processus massif mais garder en notre pratique « une attitude non prévenue » : ce qu'illustre évidemment le cas de l'Homme aux loups où le rejet d'une perception de la castration n'a pas produit de structure psychotique, tout au plus un élément psychotique. Mais cet épisode montre le mode de retour de ce qui n'a pas été élaboré, et dans ce cas, dans une situation « transférentielle » avec sa nurse.

« Alors que j'avais cinq ans, je jouais dans le jardin à côté de ma bonne d'enfants et avec mon canif je taillais dans l'écorce d'un de ces noyers qui jouent un rôle dans mon rêve. Soudain, je remarquais avec un indicible effroi que je m'étais coupé en deux le petit doigt de la main (droite ou gauche ?). Si bien qu'il n'était plus accroché que par la peau. De douleur, je n'en ressentais aucune, mais une grande angoisse. Je n'osai rien dire à la bonne d'enfants, qui était à quelques pas de là, m'effondrai sur le banc le plus proche et y restai assis, incapable de jeter encore un regard sur le doigt. Enfin, je recouvrai le calme, regardai le doigt en face, et voilà qu'il était tout à fait indemne. »

Ce qui fait ainsi retour sous forme d'hallucination et qui constituerait le « noyau de vérité », dans ce cas la perception rejetée, pourrait être – c'est bien une hypothèse – éclairé par un souvenir de la petite enfance que retrouvera l'Homme-aux-Loups dans une séance avec sa seconde analyste, Ruth Mack Brunswick :

2 février 1930 : « Un fragment du matériel analytique en lien avec les relations du patient à sa Nania (...) est peut-être l'élément le plus important qui vint au jour durant nos seize heures d'un travail analytique des plus concentrés. Ce fragment est un souvenir qui est apparu soudainement, et qui était totalement inconnu du Professeur Freud et de moi, tout comme du patient, lors de nos analyses précédentes. Le patient est très petit, moins de trois ans, presque sûrement moins de deux ans et demi. (...) Il va aux toilettes avec sa Nania. Ces toilettes semblent avoir deux sièges, quoique cela ne soit pas sûr. De toutes façons, le patient et sa Nania vont déféquer ensemble. Le patient est constipé – comme il le fut toute sa vie adulte ; il reçut quotidiennement des lavements administrés par un domestique masculin. Sa Nania essaye de l'aider à déféquer ; elle introduit un doigt dans son anus, et lui apprend qu'en pressant avec le doigt d'une certaine façon, la défécation sera plus facile.

Nous nommerons cela une masturbation anale d'un petit garçon par sa nurse. »

Il serait possible que ce doigt soit celui qui fait retour dans l'hallucination, alors que le souvenir reste masqué du fait d'un rejet de la perception (le doigt de Nania dans l'anus du petit Sergueï).

Avec « L'homme aux loups », Freud montre que le rejet n'est pas qu'un mécanisme strictement psychotique ; celui-ci fonctionne aussi bien dans l'enfance que dans la névrose. Sergueï rejette la castration au sens de la *Verwerfung* (mais le rejet n'est pas encore bien différencié du refoulement à ce moment de l'œuvre), ce qui constitue le courant le plus ancien chez lui et qui fait notamment retour dans l'hallucination du doigt coupé ; dès lors en reste-t-il donc à une représentation anale du coït et ne veut rien savoir de la castration « au sens du refoulement » : avec ce courant psychique, il n'y a pas d'admission, d'attribution de la perception de la castration, et ce courant restera le plus profond, inconscient, et déterminera sa position homosexuelle. Or, comme le fait remarquer Freud, et c'est là tout l'intérêt de cette observation qu'il ne cessera de reprendre jusque en 1938[8], d'autres courants coexistent : l'un, plus tardif, fait que la castration est reconnue comme fait ; s'il se rebelle en un premier temps, il y cède et cela l'amènera à se consoler avec une fantasmagorie masculine de féminité comme substitut, toute inscrite en ses intestins. L'on voit ainsi qu'une même perception peut être rejetée, tenue pour non advenue, et peut coexister avec son attribution, et selon le clivage, déterminer une autre dimension du fonctionnement psychique.

Victor Tausk : Contributions à une exposition psychanalytique de la mélancolie[9]

Les idées délirantes nihilistes de la mélancolie, qui se rapportent au corps de l'individu, ont leur pendant dans le mécanisme bien visible de la démence consistant à représenter des tournures de langage par l'entremise d'un organe. Dans la mélancolie, les hallucinations relatives à l'estomac, aux intestins et à l'odorat prédominent

1b – Thèse de Lacan : La forclusion

Pour Lacan, la *Verwerfung* crée la non existence : il n'y a pas de symbolisation et par conséquent, cela implique le retour hallucinatoire de la perception refusée dans la « réalité » ; cette non existence par expulsion constitue le Réel (et sans doute les résistances transférentielles de l'analyste face à ce réel) : c'est une expulsion « primaire » impliquant, par clivage, un réel extérieur au sujet. Mais en faire une forclusion, sans reprise possible, est peut-être lié à la non saisie de ce qui est en jeu, la question de l'attribution, non saisie qui en retour vient peser dans son élaboration théorique (par exemple, soutenir l'absence de transfert dans la psychose) ; ce dont témoigne le changement de termes, de rejet à forclusion, voire Forclusion.

Selon Lacan, « Défaut qui donne à la psychose sa condition essentielle, avec la structure qui la sépare de la névrose »[10].

L'hallucination du doigt coupé. Le terme freudien signifie « rejet ». Lacan a fini par la traduire par « forclusion ». Cette option met l'accent sur cette caractéristique : ce qui a été rejeté ne peut plus faire retour au lieu même d'où il a été exclu.

Le symbolique, où il a été admis primitivement. La forclusion porte donc sur le signifiant. [11]

Tiré du vocabulaire juridique, où il désigne la déchéance d'un droit qui n'a pas été exercé dans les délais prescrits, le terme de forclusion a été introduit dans le langage psychanalytique contemporain par Jacques Lacan pour traduire le mot freudien *Verwerfung*, très précisément dans le cadre d'une théorie de la psychose, la forclusion constituant même le mécanisme originaire de cette dernière.

Le troisième sens du terme chez Freud est celui que Lacan traduira par forclusion. Bien qu'il se trouve dès 1894 dans « Les Psychonévroses de défense » (*Névrose, psychose et perversion*, 2e éd., Paris, 1973), Lacan l'exploitera à partir d'un moment important de l'étude du cas Schreber, moment où Freud tente de définir un mécanisme propre à la psychose paranoïaque

la forclusion annule, abolit (par une *Aufhebung*) telle ou telle représentation. Freud écrivait déjà dans « Les Psychonévroses de défense » : « Il existe [dans la psychose] une sorte de défense bien plus énergique et bien plus efficace qui consiste en ceci que le moi rejette [*verwirft*] la représentation insupportable et son affect et se conduit comme si la représentation n'était jamais parvenue au moi. »

La forclusion est ce temps originaire où le sujet se coupe définitivement l'accès à une réalité, qui sera dès lors de l'ordre du « réel » et du non-symbolisable au sens que Lacan donne à ces termes. Cela correspond à ce que décrit Freud à propos de Schreber : « Il n'était pas juste de dire qu'un sentiment réprimé à l'intérieur ait été projeté à l'extérieur ; nous voyons toujours que ce qui a été aboli à l'intérieur revient à l'extérieur. »

Pour Lacan, la *Verwerfung* est la forclusion du Nom du Père : elle coupe l'accès à l'ordre du symbolique, à la métaphore paternelle et à la fonction signifiante du phallus ; elle empêche le sujet de symboliser la castration (« D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Écrits*).

[1] F. Brentano, *Psychologie d'un point de vue empirique*, 1874, Vrin, Paris, 1944 ; *De la diversité*

de l'être d'après Aristote, Vrin 1992 ; voir aussi Gilson L., *La psychologie descriptive de Franz Brentano, Méthode et métaphysique*, Vrin 1955, et Assoun P. L., *Freud, la philosophie et les philosophes*, PUF Quadrige 1995.

[2] Voir « La crainte de l'effondrement », in *Nouvelle revue de psychanalyse* n° 11, Gallimard 1975.

[3] Sigmund Freud / Carl Gustav Jung, *Correspondance 1906-1909*, t. 1, Paris, Gallimard, 1975.

[4] Voir *Abrégé de psychanalyse, op. cit.*, p. 82.

[5] *OCF-P, XIX*, PUF 1995. Cette traduction est celle de J. Laplanche.

[6] Marx distingue des « aliénations » (en fait, des étranchements) économique, sociale et philosophique : dans ce cas, il s'agit de la prévalence induite de l'idée sur le réel et de la théorie sur la *praxis*. Quant à l'étrangement au sens hégélien, voir *infra*.

[7] P. 83, GW 118.

[8] Voir « Le clivage du moi dans les processus de défense », in *Résultats, idées, problèmes, Tome II*, PUF 1985.

[9] Séance du 30 décembre 1914

[10] D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, 1957.

[11] On mesure ici tout l'écart entre Freud et Lacan, écart occulté par la formule du supposé « retour à Freud ».